

## Chapitre 43

Tefatu se laissa tomber sur le fauteuil le plus proche et prit son front dans ses mains, l'air si abattu que Luisa se demanda, l'espace d'une minute, s'il n'allait pas se mettre à pleurer... Mais non.

- Elle me rend fou ! s'écria-t-il.

- Dans tous les sens du mot, observa finement Luisa.

- Que veux-tu dire ?

- Eh bien, qu'elle t'exaspère parce qu'elle ne se range pas à ton opinion, et que... que plus tu découvres qu'elle sait de choses, plus cela la hisse à ta hauteur... Et plus tu as peur de l'aimer.

Découvrir que Stella connaissait tant de choses ne la hissait pas à sa hauteur, songeait amèrement Tefatu, car lui ne savait rien, en comparaison. Et dire qu'il avait abordé cette femme presque avec condescendance, comme un grand maître prenant un novice sous son aile éclairée ! Sûr de lui, de sa « sagesse », de sa résistance à l'amour !

- Je ne peux pas aimer, protesta-t-il tout haut, effaré.

- Et pourquoi non ?

- J'ai renoncé à l'amour il y a treize ans, murmura-t-il.

- Tu n'as pas prononcé de vœux, que je sache ?

Il ne répondit pas.

- Cet homme, ce Pétrus, reprit Luisa après un silence. Si Stella a raison, il sait des choses que ni toi ni moi ne savons, en particulier sur mon pays. Si tu veux mon avis, ce n'est pas un simple initié comme nous, c'est un initié du dernier cercle, un Grand Initié. Il sait lire dans la mémoire de la terre. Comprends-tu, Tefatu ? Comprends-tu ce que cela implique ? Cela signifie que depuis le début il forme cette gamine dans un but bien précis. Cela signifie qu'il l'en a jugée digne. Cela signifie qu'il sait parfaitement ce qu'il fait, et qu'elle a sans doute raison lorsqu'elle dit qu'il l'a programmée pour votre mission en cours. Elle a été menée vers toi dans ce but précis...

- Elle a été menée vers moi pour me perdre, proféra Tefatu d'une voix mal assurée. Je ne me suis jamais emporté comme ça de toute ma vie.

- Mais non, pas pour te perdre, répliqua Luisa apaisante. Je crois que tout n'est pas faux dans ce qu'elle dit, à propos de Pachacutec... On n'a pas eu le temps d'en parler, mais il y a une légende, à propos de cet Inca. Sur son lit de mort, il aurait fredonné ceci :

*Tel un lis des champs, je suis né,  
Tel un lis, j'ai grandi,  
Puis le temps a passé.  
La Vieillesse est venue,  
Je me suis desséché,  
Et j'en suis mort.*

Tefatu avait relevé la tête et la regardait, les yeux brillants, un peu troubles.

- Il a vraiment chanté ça ?

- Il paraît. Avoue, hein ? Maintenant que j'ai entendu les propos de Stella, je repense à des petites impressions vagues que j'ai ressenties, jadis, en apprenant tous ces détails de l'histoire inca. Cette chanson, par exemple... J'ai toujours pensé que dans la bouche de Pachacutec ça sonnait un peu... un peu forcé, un peu biblique, tu vois ? Trop de connotations le rapprochant de Salomon, qui est moins bien vêtu que les lis des champs. Ainsi, Pachacutec a construit un temple... Il a écrit des proverbes... Tu ne trouves pas que cela fait beaucoup ? D'autant que Salomon ne l'a pas construit lui-même, son temple, puisqu'il a fait appel à Hiram de Tyr. Le tout, juste après la visite de la Reine de Saba ! J'ai comme l'impression d'une certaine mise en scène dans tout ça... Sans parler du mythe de Manco Capac, le premier Inca, qui mène son peuple vers une terre promise en transportant une verge d'or et un mystérieux trésor de feu soigneusement caché... Un peu trop biblique, là aussi, non ? Qui a soufflé tout ça aux historiographes royaux, je te le demande ? Pourquoi réécrire toute l'Histoire si l'on n'a pas quelque chose à cacher ?

- Mais le reste ? Ni semé, ni moissonné ?

- Eh bien, si des Initiés étaient vraiment derrière Pachacutec, comme ton amie le prétend, il n'a rien semé. Si le but de son Empire était de tracer la route au christianisme, il n'a rien moissonné.

- Rien ne nous autorise à dire qu'on lui a tenu la main en coulisse, s'obstina Tefatu, qui semblait à présent vidé de toutes ses forces physiques et morales.

- A vrai dire, cela n'a rien d'impossible, fit Luisa, songeuse.

- C'est quoi, la « vision » de Pachacutec dont a parlé Stella ?

- Eh bien... Reprenons l'histoire... Le vieil Inca régnant, Viracocha, s'enfuit, donc, devant le péril Chanca. C'est alors à Pachacutec, qui n'a que vingt ans, de monter au créneau. Il se retire dans un lieu écarté où il y a une source et il jeûne.

- Un lieu d'initiation et de prière, parcouru d'ondes telluriques, conclut de suite Tefatu, brusquement intéressé.

- Il a alors la vision d'un dieu lumineux dont la tête est entourée de rayons. Ce dieu est celui dont l'Inca régnant porte le nom : Viracocha. Il faut te dire que Viracocha... ou Wiraqucha... n'est pas n'importe quel dieu. Il est bon, compatissant, magnanime... androgyne... Il aide les humains à se civiliser. Ça ne court pas les rues, le pardon et l'indulgence, en Amérique latine... Un profil assez proche de celui d'une Adama, non ?

- Très intéressant, en effet, reconnu le Polynésien.

- Au cours de cette vision, le « dieu » rassure l'adolescent et lui dit qu'il peut aller combattre tranquille, il sera vainqueur des Chancas. Et même, il fondera un grand empire, après cela. Pour le lui prouver, le dieu lui montre dans un miroir toutes les terres dont il va se rendre maître.

- Le miroir du Cosmopolite ? s'interrogea Tefatu, perplexe. Celui dans lequel l'homme *voit toute la nature à découvert* ? Ou bien... Autre possibilité... Auto-hypnose à l'aide d'un objet brillant, en vue de lire l'avenir, comme Joseph dans la Bible. Encore la Bible ! Quelle année, tout cela ?

- Vers 1438, je pense.

- En 1438, répéta Tefatu qui réfléchissait. Il peut même s'agir de cartes, dessinées avec des motifs concrets, comme on les faisait à l'époque, et qui sont le « reflet » des terres à conquérir. Des portulans, non ? Ce qui supposerait...

- Des Initiés venus de l'Est, compléta Luisa. Des Initiés rôdés à la fois aux choses de l'esprit et à l'art militaire, car du jour au lendemain l'armée de Pachacutec devient invincible. Et des Initiés cultivés, qui connaissent bien l'histoire de l'Antiquité et s'en servent pour construire leur empire idéal. Endogamie et culte du Soleil égyptiens, plus la terre qui appartient à l'empereur. Mythes bibliques. Armée fonctionnant suivant les rites de la chevalerie, ou quasiment à la spartiate, imperturbable, stoïque, et tout... Et même ce que me disait l'autre jour un ami historien : le roi assyrien Teglath-Phalazar a inventé, deux mille ans avant Pachacutec, le concept inca de la déportation sévère de colons d'une terre conquise à l'autre.

- Alors tu penses que Stella a raison ? soupira Tefatu, écrasé à la fois par sa fatigue et par son ignorance.

- Peut-être. Il n'y a pas de miracles, fit distraitement Luisa en consultant sa montre.

- Il est tard, déclara aussitôt le Polynésien. Peux-tu m'appeler un taxi ? Je vais regagner l'appartement.

- Tu peux dormir ici, proposa-t-elle. Il y a de la place.

- Non, je te remercie. Je préfère aller là-bas.

- Tu espères qu'elle y sera, c'est ça ?

Les traits de Tefatu s'affaissèrent d'un seul coup. Il venait de réaliser que Stella ne *pouvait* pas être là-bas. Rafael avait agité le trousseau de clés sous ses yeux, mais la jeune femme n'avait pas eu l'occasion de lire l'adresse sur l'étiquette avant que Tefatu ne l'empoche.

- Elle n'y sera pas, fit-il calmement. Elle n'a pas pris l'adresse.

Elle n'y sera pas, reprit en écho une voix intérieure. « Et je ne la reverrai peut-être jamais. » Quelque chose se déchira en lui, générant une douleur intense. Ne jamais la revoir. Ne plus jamais lui parler, croiser son regard bleu malicieux. Ne jamais la... la quoi ?

- Alors, tu serais aussi bien ici, insista Luisa.

- Je vais là-bas, s'obstina à son tour Tefatu.

A la vérité, la seule idée de partager l'intimité de cette femme pour laquelle il n'éprouvait rien lui faisait horreur. Il avait perdu depuis trop longtemps cette habitude pour revenir en arrière. Il tenait beaucoup trop à sa solitude. Comment se livrer à sa méditation vespérale avec quelqu'un comme Luisa dans la pièce à côté ?

Pourtant, une fois arrivé et installé dans l'appartement d'emprunt, il ne put se livrer à aucune méditation digne de ce nom. Où était Stella ? Que faisait-elle ? A quoi pensait-elle ? Le méprisait-elle ? Et lui, pouvait-il vraiment se fier à ce qu'avait raconté ce Pétrus ? Pouvait-on se fier à la mémoire de Stella, à Stella elle-même ? Il était poussé à présent par un tel élan à lui faire confiance qu'il trouvait cela éminemment suspect.

Machinalement, il se déshabilla, jetant ses vêtements sur le lit. Ah ! Vivement qu'il retrouve sa terrasse et son ponton en bord de mer, ses paréos tout simples, la caresse du vent maraamu sur sa peau nue ! Vivement que cette affaire se termine, qu'on le rende à sa banale existence d'homme seul, contemplatif ! Vivement que la raison revienne dans sa vie, la paix aussi, que s'en éloignent les éléments déstabilisateurs comme... comme Stella !

Il était déjà sous la douche, les deux paumes appuyées au mur carrelé de jaune pâle, laissant l'eau couler sur son dos comme si elle avait le pouvoir d'emporter tous ses soucis avec elle - quand l'évocation de Stella fit réagir sa chair. A son grand déplaisir, il sentit sa verge

commencer à durcir, s'érigeant lentement tel un défi insolent à la parfaite maîtrise qu'il avait de cette partie de son corps depuis des années. Stella...

Il chercha avec désespoir un moyen de ne plus penser à elle, de reprendre le contrôle de son propre corps. Impossible. Furieux, il ne put que se retenir de donner des coups dans le mur, à cause des voisins.

Il dut attendre que cette importune érection retombe d'elle-même.

## Chapitre 44

LIMA, 4 septembre - soir

- Patron, déclara Jamieson éperdu. Ca se complique. La fille a débarqué à Lima, donc, comme prévu, avec le grand Tahitien, mais le type qui les attendait à leur descente d'avion fait partie d'un des réseaux que nous infiltrons, Peru Espiritu. Bon, c'est un sous-fifre, mais il les a amenés recta chez une fille beaucoup plus haut placée dans le réseau, très haut, même, d'après nos indics.

- Elle est Péruvienne, je suppose ? s'enquit Sieffer, très contrarié.

- Oui, patron.

- Elle peut donc leur servir de guide... Voilà ce qu'ils cherchent : un guide !

Oui, cela se compliquait, songea Sieffer. La femme de Rodwell n'était pas si innocente qu'elle en avait l'air. Ou alors, c'était le grand Maori qui la manipulait... Bref, il y en avait un des deux qu'il avait commis l'erreur de sous-estimer.

Il n'y avait qu'un seul moyen d'en savoir davantage.

- Ne bouge pas, ordonna-t-il à Jamieson. Continue à filer la blonde comme je te l'ai demandé. Ne t'occupe pas de la Péruvienne. D'accord ?

- D'accord, patron.

Sieffer raccrocha. Pour ce qu'il avait en tête, Jamieson ne faisait pas le poids. Mais l'un des hommes de Heyneman vivait en Argentine la moitié de l'année.

Lui, il se chargerait du boulot.

## Chapitre 45

Vallée sacrée, Pérou - *année 1437 de notre ère*

Lorsque Yupanqui se retrouva en face du « grand personnage » que Damien et son tuteur lui avaient annoncé, il resta un moment interdit, perplexe. Quoi ? Se pouvait-il qu'un homme puissant s'habillât aussi pauvrement, avec des vêtements grossièrement tissés et, surtout, pas la moindre parure, ni or, ni plumes ? En même temps, le jeune homme ne pouvait se retenir d'éprouver dans toute sa chair et au plus profond de son âme comme un frisson de respect mêlé de peur. De toute évidence, l'ami de Mircoy avait beaucoup de pouvoirs, cela se sentait au premier coup d'œil. Son froid regard magnétique vous tenait à distance, comme s'il se

demandait laquelle de ses foudres il allait faire tomber sur vous. Était-il une incarnation d'Illa, le dieu de l'Eclair ? Yupanqui n'en eût pas été autrement surpris.

Peu désireux de s'approcher d'un tel homme, dont le contact semblait promettre les pires brûlures, Yupanqui, demeurant près du seuil, rassembla tout son courage et se tint là, bien droit, sans baisser les yeux - pas très sûr, au fond, que cette insolence n'allait pas, l'instant d'après, lui coûter la vue. Damien lui-même ne s'avança pas dans la pièce. L'adolescent, qui était loin d'être un imbécile, crut sentir une certaine tension entre les deux hommes.

Un long silence oppressant s'installa, pendant lequel Yupanqui se sentit pesé, évalué, jaugé, jusque dans ses moindres recoins intérieurs.

- Qu'il se mette nu, ordonna soudain l'homme-foudre.

Il avait la voix aussi profonde et sonore qu'un tombeau. Yupanqui tressaillit malgré lui de surprise. Puis le sens des paroles prononcées l'atteignit. Il se tourna à demi, cherchant sur sa droite le regard de Damien. Celui-ci acquiesça d'un clignement de paupières à la question muette du jeune homme. Qu'il se mette nu, oui. Ici, face à ce terrible personnage, il n'y avait de toute façon qu'à obéir.

Alors Yupanqui commença à se dévêtir, mais ses mains devenues tremblantes lui rendant la tâche difficile, il eut un regard implorant en direction de Damien. Aussitôt ce dernier s'approcha et, avec beaucoup de douceur, l'aida à achever sa besogne.

Une fois nu, le jeune homme, la peau hérissée de froid et de gêne, ne put soutenir davantage son personnage de fils de roi condescendant. Cette fois, il baissa les yeux, au comble de la détresse. Était-ce ainsi qu'on le traitait ? Mircoy l'avait-il entraîné ici avec des promesses fallacieuses ? Il en avait presque les larmes aux yeux, furieux de se sentir aussi faible. Il eût été largement consolé de savoir que l'ami de Mircoy lui-même, Damien, n'en menait pas large non plus, ce qui l'enrageait. Mais il était difficile à quiconque de se trouver en présence d'Athor sans trembler sur ses bases. C'était là le prix à payer pour avoir le privilège de rencontrer le bras droit de la Très-Sage, mais cela Yupanqui l'ignorait, bien sûr. Athor n'était d'ailleurs pas le véritable nom de cet homme, juste celui de la fonction qu'il occupait, comme « Sinchi », ou « Inca ». Tous ceux qui atteignaient à ce poste suprême s'appelaient Athor, depuis des millénaires, de même que toutes les jeunes filles occupant le poste symétrique (la « main » gauche de la Très-Sage) s'appelaient Inquill.

- Il est beau, lança d'un seul coup la voix caverneuse de l'homme-foudre. Et vigoureux. Un vrai petit mâle.

Yupanqui se sentit aussitôt inondé par une joie si intense qu'elle le fit presque vaciller sur ses jambes. Ce compliment ridicule, qu'en temps ordinaire il aurait méprisé absolument, venant d'Athor l'étourdissait de fierté.

- Mircoy a fait tout ce qu'il faut pour ça, souligna Damien, un peu raide. Il l'a souvent mené aux bouches d'ombre et aux sources anciennes. Cela a porté ses fruits.

Déjà l'homme-foudre s'approchait, en trois enjambées rapides, et commençait à palper l'adolescent. Partout : le long du dos, aux épaules, aux bras, au torse, et même entre les cuisses, soulevant son appareil génital. Sous ces grandes mains curieuses Yupanqui n'éprouvait plus la moindre appréhension, au contraire. Il fondait de bien-être, tandis qu'une douce chaleur un peu piquante parcourait son corps. Le contact de l'homme-foudre ne brûlait pas, finalement. Il causait même une telle sensation de plénitude que le sexe palpé se mit à réagir, ce qui plongea Yupanqui dans une grande confusion. Mais Athor parut trouver cela très naturel. Il en profita même pour passer une inspection de ce qui était caché auparavant.

- Tu dis qu'il est un vaillant guerrier ? demanda-t-il ensuite, la main posée sur l'épaule nue de

Yupanqui.

- Il a fait ses preuves, oui, répondit Damien. Mircoy Mana ne vous l'aurait pas recommandé, sinon.

Athor, se détournant, regagna le milieu de la pièce où il se tint un bref instant, pensif, les yeux toujours attachés sur Yupanqui.

- Il fera l'affaire, dit-il. Mais il reste encore à définir les conditions. Rhabille-le et emmène-le, maintenant.

Yupanqui faillit s'évanouir de bonheur.

## Chapitre 46

LIMA, Pérou - 6 septembre

Lorsque Francisco Pizarro eut pillé et conquis Cuzco, la ville-mère de l'empire inca, il songea à donner au nouveau gouverneur qu'il était devenu une capitale digne de lui. Car bien que la cité andine soit riche et impressionnante, stratégiquement elle n'offrait pas grand intérêt. Pour défendre son royaume contre d'éventuels envahisseurs, forcément venus de la mer, le conquistador voulait construire sa ville au bord de l'océan, sur la côte.

La côte pacifique du Pérou a ceci de particulier qu'elle se présente comme un désert. La haute cordillère des Andes forme un barrage naturel aux pluies venues de l'ouest, et en dehors des rivières qui descendent de ces montagnes l'étroite plaine côtière ne peut compter sur aucune clémence divine pour se fournir en eau. De plus, le courant de Humbolt qui la baigne, enfant terrible remonté de l'Antarctique avec le froid du pôle sur sa large échine, génère au contact de la chaleur ambiante une brume perpétuelle. Si la température dans cette région est agréable, car de faible amplitude, les autochtones doivent se faire à l'idée de ne pas voir le ciel ou le soleil la plupart du temps.

Pizarro avait baptisé sa capitale « Ciudad de los Reyes », ville des rois - en toute modestie. Par chance, l'ancien nom régional, Rimac, déformé en « Lima », est parvenu à l'emporter sur cette appellation fanfaronne et a fait don aux Liméniens, les habitants actuels, de ses sonorités immortelles « de femme et de fruit », comme on dit là-bas.

Rimac est aussi le nom de la rivière qui coule à travers l'actuelle capitale du Pérou. Venue tout droit des pics glacés des Andes, comme toutes ses semblables, elle traverse fougueusement la plaine côtière, perpendiculairement à l'océan où elle finit par se jeter. Son nom signifie « celle qui parle », à la fois la bavarde et celle qui rend des oracles en prêtant sa voix à un dieu. Jadis il y avait d'ailleurs dans cette région deux sanctuaires complémentaires, celui de Rimac, dont on ne fait encore que subodorer l'existence, et celui de Pachacamac, célèbre celui-là car, ruisselant d'or, il fut en son temps visité et pillé par des conquistadors espagnols.

Bavard, il l'est, le fleuve Rimac au cours impétueux, bruyant et en aucun cas navigable. Sa voix se fait entendre sans peine, même si de nos jours il doit lutter contre une foule de bruits citadins parasites qui le concurrencent avec acharnement. Penché sur le parapet du pont, Tefatu Manareva écoutait gronder l'indomptable, mais aucun oracle digne de ce nom ne parvenait jusqu'à ses oreilles pour le rasséréner, lui redonner goût à la vie. *Guide-nous, Saraswati, vers le glorieux trésor : ne nous refuse pas ton lait... Ne nous laisse pas nous écarter de toi vers de lointaines contrées...*

Il avait attendu Luisa pendant des heures dans l'appartement fourni par Rafael. La veille, il

avait déjeuné avec la jeune femme et visité Lima en bavardant à ses côtés, de tout et de rien. Elle avait encore essayé de l'entraîner chez elle, mais il s'était dérobé. Cette femme finissait par l'insupporter, avec son insistance déplacée. Ne voyait-elle pas qu'il avait autre chose à faire que de coucher avec toutes celles qui le désiraient ? Car elles étaient nombreuses, les candidates à l'étreinte. Tefatu n'avait jamais manqué de propositions. Mais il avait une fois pour toutes décidé que la chair n'avait aucun intérêt et l'avait purement et simplement évacuée de sa vie. Ce n'était certes pas une Luisa, pour laquelle il ne ressentait rien, qui allait le faire changer d'avis et retomber dans ces vulgaires habitudes.

Décue, elle avait demandé à ce qu'ils se revoient le lendemain - aujourd'hui, donc. Elle devait passer prendre Tefatu vers onze heures du matin, et il allait être seize heures trente quand, lassé d'attendre, le Polynésien avait quitté l'appartement pour aller faire un tour en ville, seul, et manger un morceau. Tant pis si, en son absence, elle se décidait enfin à venir et se cassait le nez sur sa porte.

« Je deviens vraiment irritable, pensa-t-il, mortifié. Quelques jours à goûter aux délices de l'urbanisation forcenée et déjà je ne suis plus le même. »

Sous sa couverture de nuages, Lima avait le suave orient d'une perle. Fuyant les artères commerçantes, Tefatu avait cherché un endroit tranquille, de préférence au bord de l'eau. Son plan à la main, il avait sauté dans un bus, puis un autre, mais en fait de mer il n'avait trouvé que le Rimac et son incessant bavardage d'initié. Cela valait mieux, somme toute, se disait-il, mélancolique. Face à l'océan, il aurait souffert de penser que là-bas, au-delà d'étendues marines non moins fougueuses que le Rimac, il y avait son modeste ponton et son beau lagon turquoise aux coraux affleurant, biens précieux entre tous et dont il risquait d'être encore séparé quelque temps.

Il ne restait à Lima que dans l'espoir d'être un jour remis en présence de Stella. Certes, elle ne savait pas où le joindre, mais elle savait où habitait Luisa, donc elle pouvait lui laisser un message, par exemple... Quarante-huit heures s'étant écoulées sans le moindre signe de la jeune femme, Tefatu commençait à craindre qu'elle n'ait sauté dans un avion à destination de Paris, définitivement découragée, et il y avait de quoi, par le peu d'esprit coopératif de son compagnon de route. Cette seule pensée lui causait une souffrance telle que mieux valait éviter d'y songer et se concentrer sur un problème autrement plus banal : l'agaçante défection de la Péruvienne.

« Après tout, se dit-il, tandis que le spectacle du cours bouillonnant de la rivière lui donnait vaguement la nausée, Luisa est chez elle, ici, à Lima. Elle y a sa famille, son travail, ses amis. Une foule de choses peuvent s'être mises en travers de son chemin et l'avoir empêchée d'honorer notre rendez-vous... »

Rendez-vous auquel il ne tenait pas tant que cela, d'ailleurs. Il était bien, là, tout seul, perdu dans cette vaste cité inconnue, cerné par des gens élégants et affairés dont il ne parlait pas la langue. « Tu perds quelque chose, avait souri Luisa. Les Liméniens sont aussi bavards que leur rivière : ils adorent converser. »

Il n'y avait plus qu'une solution : se rendre chez Luisa pour éclaircir l'affaire. C'était le seul moyen d'en savoir plus. Une fois là-bas, il sonnerait ; si elle était là, tant mieux. Si elle n'y était pas, il laisserait un mot, vague, de préférence, qu'il glisserait sous la porte. Il ignorait comment tout cela allait tourner, quelle décision il allait prendre les jours suivants - car pourquoi s'attarder dans cette ville ? Il n'avait aucune chance, seul, de retrouver le fil de l'enquête. Seul, c'est-à-dire : sans Stella. La Péruvienne, elle, ne lui était d'aucune utilité, il l'avait compris un peu tard.

Aussi, pourquoi s'être cru plus perspicace que la Très-Sage ? C'était Stella qu'on lui avait assignée comme boussole. Pas Luisa. Alors pourquoi perdre son temps à rechercher celle-ci ?

Arrivé au bas de l'immeuble occupé par Luisa, il s'immobilisa, réticent. Il n'avait pas envie d'entrer là ; de monter ; il n'avait pas le moindre désir de voir cette femme. Il ne ressentait qu'une seule impulsion : celle qui le poussait frénétiquement à fuir ce lieu, ce quartier, et à rentrer chez lui. Où, chez lui ?

La nuit était presque complètement tombée, et pourtant il n'y avait aucune lumière aux fenêtres de Luisa. « Bon, songea-t-il presque gaiement, soulagé, je monte sonner, au cas où, puis je m'en vais. Peut-être nous sommes-nous croisés ? Je vais avoir toute la soirée pour réfléchir à ce qu'il me faut décider pour l'avenir. Demain, il fera clair... »

Il composa le code d'accès que la Péruvienne lui avait donné et entra dans l'immeuble sans rencontrer personne. Là-haut, à l'étage, c'était le silence total derrière la porte de Luisa. Quand il voulut sonner, il se rendit compte que le battant était juste poussé car celui-ci s'ouvrit tout seul lorsqu'il le heurta du coude.

Dans l'entrée, il appela Luisa, d'une voix forte, pour ne laisser subsister aucune ambiguïté. Que se passait-il donc ? Était-elle montée quelques minutes chez un voisin ou une voisine ?

Il passa dans le salon, sans allumer. Les lumières de la rue éclairaient la pièce d'une lueur trouble, orangée, mettant en évidence l'absence de la propriétaire des lieux. Au-dessus de la tête de Tefatu, par contre, un bruit étouffé de radio et de vaisselle entrechoquée indiquait une présence à l'étage supérieur. Luisa allait redescendre. Elle était sûrement quelque part dans l'immeuble. Est-ce qu'on part plus loin sans fermer sa porte ?

Il était prêt à tourner les talons pour attendre Luisa sur le palier, trouvant cela plus correct, lorsqu'il vit quelque chose de sombre apparaître sous la porte de la salle de bains, à trois mètres de lui, de l'autre côté du couloir. Il fit un pas dans cette direction, intrigué. De l'eau ? Aurait-elle laissé un robinet ouvert ? Mais on n'entendait aucun bruit ! Il se pencha, machinalement.

Il était loin de s'attendre à ce qu'il vit.

Du sang ! C'était du sang !

Il ouvrit la porte à la volée... Il ne tarda pas à regretter ce geste impulsif. Car elle était là. Luisa. Du moins ce qu'il en restait.

Elle était à demi-allongée dans la baignoire vide, nue, l'une de ses cuisses passée par dessus le rebord carrelé. Son sexe béant laissait échapper du sang, ainsi que ses jambes, abondamment tailladées. Son visage était barré par un bâillon de ruban adhésif orange au-dessus duquel deux orbites vides pleuraient rouge. Les cheveux trempés dessinaient sur ses seins lourds des sillons noirs et, mollement posé sur le sol, s'arrondissait un bras terminé par un moignon à vif, d'où dégouttait le sang qui avait fini par se frayer un chemin jusqu'à la porte. Entre la baignoire et Tefatu gisait la main coupée, paume en l'air, tendue vers le ciel en une supplique bien inutile.

« On est puceau de l'horreur comme on l'est de la volupté », a dit un écrivain français. Tefatu, on l'aura compris, n'était pas un homme violent. Il avait toujours été, au contraire, plein de compassion pour ses semblables, comme doit l'être toute créature prétendant à un certain degré de spiritualité. Il n'avait jamais non plus été directement confronté à la violence, en-dehors des quelques bagarres assez peu saignantes qui opposaient régulièrement, sur son île, le samedi soir, des Polynésiens bourrés de bière Hinano (une production locale) à en éclater. De plus, il n'avait pas touché de femme depuis treize ans et reprendre contact de cette manière-là avec la nudité féminine le bouleversa hors de toute proportion. Il tituba d'horreur, reculant jusque dans le couloir, incapable d'en croire ses yeux. Luisa ! Mais quel monstre avait pu... ? Pourquoi ?

Un bruit plus net à l'étage au-dessus lui fit prendre conscience de la précarité de sa situation. Lui, un étranger, surpris dans le logement d'une Péruvienne assassinée ! Et de quelle façon ! Son

compte serait bon. Il eût voulu s'agenouiller près d'elle après l'avoir couverte d'un vêtement quelconque, lui parler, la rassurer, s'excuser, prier, peut-être... Mais outre le danger qu'il y avait à rester là, il savait que les heures suivant la mort amorcent le grand bilan que chacun doit faire de sa propre existence, et il voulait que la jeune femme ait pour cela le calme nécessaire. La police finirait bien par être prévenue... Rien ne pressait de ce point de vue-là.

Le cœur au bord des lèvres, il sortit de l'appartement, tira doucement la porte en saisissant à tout hasard la poignée à travers un pan de sa chemise puis, se penchant au-dessus de la cage d'escalier, écouta. Personne. C'était le moment de se risquer à descendre.

Une fois dans la rue, il rasa les murs et, à la première occasion, se mit à vomir bruyamment entre deux poubelles, sous le regard perplexe d'une paire de chats galeux.

Quand il se redressa, la confusion la plus totale régnait dans son esprit. Une souffrance incendiaire lui broyait la poitrine. Il aurait voulu pleurer, mais ses yeux restaient désespérément secs. Luisa, Luisa... Comment avait-il pu ne pas soupçonner une seconde qu'il la mettait en danger ? Voilà ce qui arrivait lorsqu'on vivait trop longtemps seul dans une petite île coupée du monde, à méditer chaque soir sur un ponton désert face à l'océan ! On perdait conscience de la cruauté du monde, et cette *inconscience* débouchait sur une cécité criminelle quand on se retrouvait par hasard plongé dans la « vraie » vie.

Oh ! Quel imbécile irresponsable il était devenu, à la longue ! Stella, avec sa lucidité un peu crue et son pragmatisme vulgaire lui était cent fois supérieure dans des situations comme celle-ci. Mais pourquoi, pourquoi, grands dieux, la Très-Sage l'avait-elle estimé, lui, à la hauteur d'une pareille mission ?

Brutalement, alors qu'il tournait le coin d'une petite rue, il dut s'arrêter net, pris de vertige. Stella ! Et Stella, justement ? Courait-elle, elle aussi, un danger quelconque ? Ces gens-là, ces suppôts de Lucifer, n'étaient-ils pas également sur ses traces ? Car Luisa ne pouvait pas avoir été tuée pour une raison extérieure à l'enquête en cours. Cela eût été une bien grande coïncidence, surtout avec le jeune Hawaïien torturé dont avait parlé Stella, l'étudiant de son mari. Et le mobile de sa mort sautait aux yeux : on ne voulait pas que Stella et Tefatu puissent compter sur une alliée aussi précieuse, au cœur même du Pérou. Ce qui signifiait qu'on n'avait pas réellement peur d'eux - on devait les considérer comme deux pauvres amateurs - alors que Luisa représentait, elle, un danger sérieux parce qu'elle en connaissait trop long sur son pays. Comment les tueurs auraient-ils pu soupçonner que c'était Stella la banque de données la plus sûre, dans cette affaire ?

...A moins qu'on ne les laissât débrouiller l'écheveau de l'enquête pour les coiffer ensuite au poteau ? Là, leur heure viendrait. On ne leur ferait pas plus de cadeau qu'on en avait fait au jeune Hawaïien et à la belle Péruvienne.

Mais où était Stella ? Que faisait-elle ? Comment la prévenir, la protéger ? Il se sentait une envie folle de la saisir dans ses bras, de la serrer comme un fou contre sa poitrine, de l'emporter loin de tout ça et puis de...

Au cours de son errance dans la ville, ce soir-là, Tefatu Manareva toucha le fond de la détresse. *D'où te vient, ô Arjuna, cet accablement face à l'adversité ? Eloigne cette indigne faiblesse de ton âme, et va !* Que n'avait-il un ami comme Krishna pour lui tendre une main secourable sur le champ de bataille, dans l'angoisse extrême où il se débattait ! « Je suis encore fort éloigné de la sagesse, songea-t-il amèrement. Celle qu'aucun homme n'atteint s'il n'a pas tué le désir du réconfort. Et quant à croire à mon *destin divin*... Je ne crois plus en rien qu'à ma propre sottise. »

Que décider, maintenant ? Sans Luisa, sans Stella, il n'était rien. Il ne parlait même pas espagnol. Il n'avait pour lui que sa clairvoyance, mais en l'occurrence, sur quel matériau l'exercer ?

*Au plus bas du plus haut de l'Eclair-de-vie, tu trouveras la route qui mène à la première étoile et à la Pierre éternelle, passage forcé vers la seconde lumière.*

Voilà ce que disait le second billet, celui qu'il avait eu la sottise de dérober à Stella ; de honte, il n'en avait même pas parlé à Luisa. Que tirer de ce charabia ? Il n'en avait pas la moindre idée.

De nouveau il se morigéna violemment, furieux contre lui-même. Pourquoi avoir dissimulé ce second feuillet ? Stella n'était-elle pas son meilleur atout ? La Très-Sage avait vu juste, comme d'habitude. Sans jamais y avoir mis le pied auparavant, la jeune veuve de Tobie Rodwell semblait connaître ce pays comme sa poche. Etrange prescience, étrange savoir qu'avait semés en elle, patiemment, des années auparavant, un homme vieillissant pour qui le monde n'avait plus de secrets.

Et le pire - Tefatu se serait battu - c'était que Stella lui avait dit tout ça. *C'est pour cette raison même qu'on m'a menée vers toi !* Il l'avait humiliée, repoussée, pour la seule raison qu'elle le rendait charnellement vulnérable. *Charnellement* vulnérable ! Il se reprit, avec un douloureux ricanement intérieur. Si seulement sa chair pouvait être seule en cause !

C'était bien plus grave que ça. Là, sous les étoiles invisibles qui devaient, au-dessus des nappes de brume, piqueter la nuit australe, il dut se l'avouer, pour la première fois : il aimait. Il ne *désirait* pas seulement. C'eût été si simple de se débarrasser de cette pacotille - le désir - d'un coup d'épaulé : jamais il n'avait eu l'âme ligotée « par la corde centuple du désir ». Mais l'amour ? l'amour ? C'était parce qu'il aimait que son désir avait cette force irréprouvable. Stella l'avait bouleversé de fond en comble ; sans qu'il comprît bien pourquoi, d'ailleurs, vu qu'elle n'avait même pas d'exigences spirituelles élevées.

*Qu'en sais-tu ?* souffla une voix à l'intérieur de son esprit. *Elle a vingt ans de moins que toi ! Qui étais-tu, toi, à vingt ans ? Que sais-tu de ses potentialités ? Du destin qui lui est réservé ? Pour ce que tu « sais », pauvre pédant, elle pourrait tout aussi bien être le levier qui va soulever le monde !*

« Je dois la retrouver », fit-il tout haut, désespéré.

Il sortit de sa poche son plan de la ville, pour pouvoir rentrer chez lui et y réfléchir au calme sur les divers aspects du problème.

Il ne lui restait plus qu'à espérer que Stella n'avait pas pris la veille le premier avion pour l'Europe.

(à suivre)